

## **Des Lorrains restés en Charente pendant la guerre 1939-1945**

La guerre étant terminée, du moins momentanément entre Français et Allemands, suite à l'armistice du 22 juin 1940, et les communications étant peu à peu rétablies, les 85 000 Mosellans se trouvant dans le département de la Charente sont invités, à partir du mois d'août, à rentrer chez eux. Tout naturellement, la plupart des Lorrains évacués – les *réfugiés* comme les appellent les Charentais – sont impatients de retrouver leur maison, leur quartier, leur village, leurs champs et tout ce qu'ils ont quitté si brutalement début septembre 1939, se sentant quelque peu exilés loin de leur pays d'origine.

Cependant avec le succès des armes du côté allemand, la situation, au cours de l'été 1940, est bien différente de ce qu'elle était au début de septembre 1939. Depuis le 25 juin 1940, une ligne de démarcation, véritable frontière, sépare la France en deux : la *zone occupée*, au nord, sous le contrôle des troupes d'occupation, et la *zone libre*, au sud, laissée à l'administration de l'Etat français à la tête de laquelle a été nommé le Maréchal Philippe Pétain. Cette zone occupée a été étendue au littoral atlantique pour que les Allemands, craignant un éventuel débarquement, puissent contrôler la RN 10 et la voie ferrée Paris-Hendaye. Cela a pour résultat de diviser notamment en deux le département de la Charente, l'ouest étant en zone occupée, autour de Cognac, Jarnac et Barbezieux, et l'est étant en zone libre autour de Confolens, Chabanais et Montbron. Cette disposition est intéressante à signaler car elle a conditionné ensuite l'installation des divers réseaux charentais de résistance. Qui plus est, au grand désarroi des Lorrains et des Alsaciens, les départements de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin ont été annexés au territoire du Reich. La Moselle a été réunie à la Sarre et au Palatinat pour constituer une nouvelle entité allemande, la *Westmark*, et l'Alsace a été réunie au Bade-Wurtemberg. A Saint-Dizier, où les Allemands contrôlent les identités de ceux qui reviennent au pays, les Lorrains sentent déjà les premiers effets de la germanisation et de la propagande nazie au point que certains regrettent de ne pas être restés en Charente. Surtout pour les gens des villages proches du camp de Bitche renvoyés vers Dieuze, Château-Salins et le Saulnois à cause de l'extension du terrain de manœuvre pour la Wehrmacht. Aux dires de certains, les Allemands laissent encore le choix ou bien de devenir Allemand ou bien de rester Français. Après avoir signé leur acceptation, ceux qui reviennent s'entendent dire alors : « *Jetzt, sie sind Deutsche* » (« *Maintenant, vous êtes des Allemands* »).

Malgré la nostalgie du pays natal et tout ce qui les rattache à leur chère Lorraine, des familles mosellanes sont restées en Charente. Certains curés, comme l'abbé Charles Humbert, de Volmunster, sans doute mieux informés, ont

mis en garde leurs paroissiens sur ce qui peut les attendre au retour, c'est-à-dire rien de bon, leur conseillant vivement de rester en Charente en attendant des jours meilleurs. « *Vous allez bientôt rentrer chez vous*, disait l'abbé Humbert, qui, lui-même est resté en Charente et où il a fini ses jours, *je ne vous accompagnerai pas. Qui sait si vous pourrez rentrer. N'étant plus avec vous, que personne ne me tienne pour responsable de ce qui pourra vous arriver désormais... La guerre n'est pas finie, les envahisseurs seront chassés de nos terres. Il faut attendre et surtout ne pas se mettre sous la coupe des Allemands*»<sup>1</sup>.

Mais il y eu aussi ceux qui sont interdits de revenir au pays tels que des membres des partis de Gauche, socialistes et communistes, ou encore des syndicalistes, des francs-maçons et plus particulièrement « *les gens d'origine israélite* » comme on les désigne dans les documents administratifs de la Préfecture de la Charente, par exemple ! Curieusement, les Allemands, très bien renseignés, ont refoulé à Saint-Dizier dans les opérations de contrôle ceux qu'ils ont considéré comme *indésirables* dans leur Reich.

Cela nous amène ainsi à considérer trois sortes de Lorrains restés en Charente, de 1939 à 1945 :

- ceux, d'une part, qui n'ont pu revenir en Lorraine parce qu'ils ne sont pas *persona grata*,
- ceux, d'autre part, qui ont décidé de ne pas rentrer devinant la politique de germanisation forcée,
- ceux, enfin, qui, non seulement n'ont pas voulu revenir au pays et être intégrés au Reich mais qui ont combattu le nazisme en rejoignant les rangs de la Résistance charentaise, montrant que les ressortissants alsaciens et lorrains, certes de culture germanique, ont prouvé un réel attachement à la France.

Pour ceux qui n'ont pu revenir en Lorraine annexée parce que, selon les critères nazis, ils ne sont pas *persona grata*, il y a eu les membres de la communauté juive. Bien souvent, ces personnes prévenues de ce qui pouvait les attendre, n'ont même pas envisagé de reprendre les trains du retour. Pour la plupart, ces personnes sont restées très discrètes sur leurs véritables raisons de demeurer en terre charentaise au point que leurs voisins et amis charentais n'ont su que bien plus tard qu'ils étaient d'origine israélite. Ceux qui ont été en zone libre et de nationalité française n'ont pas été inquiétés du moins au début. Souvenons-nous tout de même que l'Etat français avait édicté des lois anti-juives dès le mois d'octobre 1940, chassant les ressortissants juifs de la fonction

---

<sup>1</sup> Citation rapportée par Rémy Seiwert dans *Volmunster et ses annexes*, ouvrage publié en 2004 sous la direction de Gérard Henner et Rémy Seiwert, tome 2, page 47

publique, de l'enseignement, de la magistrature, etc. et les obligeant ensuite, en 1942, à porter l'infâmante étoile jaune.

Pourtant quelques-uns se sont bien intégrés accédant même à des postes de responsabilité dans des entreprises locales comme Lucien Zenker aux tuileries et briqueteries de Roumazières-Loubert. Lucien Zenker, âgé de 30 ans, quand il est arrivé avec son épouse en Charente, a même été, après la guerre, animateur et président du club de football laissant le souvenir d'un homme dévoué et désintéressé, apprécié de tous. Il n'empêche. Son père, Gustave Zenker, natif de Dresde en Allemagne, venu rejoindre son fils, a été arrêté à Angoulême le 31 janvier 1944. Il est mort en déportation au camp de concentration d'Auschwitz. La discrétion de la famille Zenker a été telle que leurs amis et relations à Roumazières-Loubert n'en ont rien su jusqu'à aujourd'hui<sup>2</sup>.

Les Jacob, de Morhange, sont un autre exemple d'une famille d'origine israélite restée en Charente. Alliés pour des affaires commerciales, comme les ventes de bétail, aux familles Bouquet, de Gourville, et Hymonet, de Saint-Claud, Georges, Marcel, Gaby Jacob et leurs parents ont tout naturellement trouvé refuge en Charente d'abord à Gourville puis à Fontafie, près de Roumazières-Loubert, après avoir franchi clandestinement la ligne de démarcation avec l'aide de René Hymonet. S'ils ne semblent pas avoir été particulièrement inquiétés pour la durée de la guerre, par contre leur sœur, venant de Paris, interceptée en traversant la ligne de démarcation, est morte en déportation. Il paraîtrait qu'elle aurait été dénoncée par un faux passeur à la solde de la police allemande ! Georges Jacob a été ensuite membre du maquis Bir-Hakeim actif dans la contrée de Chasseneuil-sur-Bonnieure et Cherves-Châtelars près de la ligne de démarcation<sup>3</sup>.

Quant aux familles israélites, d'origine étrangère, restées en Charente, elles ont été immédiatement menacées, risquant à tout moment d'être livrées par la police de Vichy aux Allemands. C'est ainsi que la famille Lévy, ayant quitté en 1935 la Sarre redevenue allemande pour se réfugier à Sarreguemines, s'est trouvée à nouveau inquiétée même en zone libre à Chabanais. Obligés de se cacher et de rejoindre plus tard les rangs de la Résistance, le couple Lévy a dû confier leur petite fille Josie, alors âgée de 8 ans, à une religieuse enseignante à Lesterps en Charente limousine. Celle-ci, du nom de sœur Saint-Cybard<sup>4</sup> – Marie-Elisabeth Lacalle pour l'état-civil – l'a faite passer comme étant sa nièce,

---

<sup>2</sup> C'est M. Didier Hemmert, conservateur des archives municipales de Sarreguemines, qui m'a donné en 2009 cette information concernant l'arrestation et la mort de Gustave Zenker.

<sup>3</sup> Je dois ces diverses informations à Mme Anne-Marie Hymonet, fille de René Hymonet, habitant Saint-Claud, sur la famille Jacob, de Morhange, les deux familles Hymonet et Jacob étant toujours restées en contact très amical depuis cette époque.

<sup>4</sup> Cybard (déformation du nom *Eparchius*) (504-581 était un ermite qui a vécu dans une grotte sous les remparts d'Angoulême et qui a été ensuite à l'origine d'une abbaye. Comme saint Ausone, le premier évêque d'Angoulême, mort martyr, il faisait partie des saints invoqués propres au diocèse d'Angoulême.

lui faisant réciter les prières catholiques pour donner le change autour d'elle, avec la recommandation suivante : « *Ne dis jamais ton nom* ». Plus tard, par reconnaissance à cette religieuse qui l'avait protégée, Josie Lévy, vivant aux Etats-Unis, à Santa Barbara en Californie, devenue par mariage Josie Lévy-Martin, a écrit un livre racontant cette histoire en prenant pour titre la recommandation de sœur Saint-Cybard<sup>5</sup>.

En octobre 1942, à Angoulême, la police allemande, aidée de la Gendarmerie française, a rassemblé les familles juives de nationalités étrangères dans la salle philharmonique<sup>6</sup> pour les envoyer par train vers Drancy et ensuite vers les camps de concentration<sup>7</sup>. Lors de cette rafle, un professeur du collège Anatole France, Lucie Landré, devinant que deux sœurs, parmi ses élèves, allaient être arrêtées, les a immédiatement conduites dans sa maison de campagne éloignée d'Angoulême, à Chasseneuil-sur-Bonnieure. En 1998, Lucie Landré a reçu des mains de l'ambassadeur d'Israël la distinction de *Justes entre les nations*. Il est vraisemblable que les deux jeunes filles étaient venues avec leur famille lors de l'évacuation des Mosellans en Charente<sup>8</sup>.

A Saint-Claud, chef-lieu d'un canton où avaient été envoyés beaucoup de Sarregueminois, les familles Boriane et Kahane ont vécu durant toute la guerre au hameau de Négret, sous la protection d'Alfred Potevin. Ces familles étaient probablement originaires de la région de Sarreguemines. Un ressortissant de l'une de ces familles, Simon Kahane, s'est tout naturellement retrouvé dans le maquis de Négret avec d'autres jeunes gens cachés dans les fermes alentours. Il a été arrêté, avec 32 autres de ses camarades, le 22 mars 1944, à la grange d'Endourchapt, commune d'Ambernac, par des détachements de l'armée allemande et de la Milice française. Exécuté le 8 mai 1944 à Biard près de Poitiers, il aurait été particulièrement torturé étant donné ses origines juives comme en ont témoigné des proches venus récupérer le corps. Son nom figure sur les monuments commémoratifs de Biard et de Négret, commune de Saint-Claud. Il n'avait que 21 ans ! Un autre membre de ce maquis, Max Kahn,

---

<sup>5</sup> Josie Lévy-Martin a habité au 1, rue de la Montagne à Sarreguemines avec ses parents de 1935 à 1939. Son livre d'abord rédigé en anglais puis en français « *Ne dis jamais ton nom* » a été publié par les éditions du Croît Vif en 2006. En Charente, cette histoire était jusqu'alors inconnue, sœur Saint-Cybard n'en ayant jamais parlé après la guerre.

<sup>6</sup> Cette appellation était liée à la proximité de l'école de Musique dans le même immeuble qui fut jadis un collège tenu par les Jésuites aux XVIIe et XVIIIe siècles. Cette salle dite « *philharmonique* » servant à la fois de salle de concerts et de salle de conférences, était en fait l'ancienne chapelle du collège des Jésuites. En octobre 1942, elle servit de lieu de rassemblement aux Juifs se trouvant alors en Charente pour être convoyés ensuite par train vers les camps de concentration du IIIe Reich.

<sup>7</sup> Chaque année, une cérémonie commémorative a lieu, place Henri Dunant, à Angoulême, près de l'endroit où les familles juives avaient été rassemblées avant leur départ par train vers les camps de concentration. Une plaque rappelant ce drame a été apposée sur la façade de l'immeuble devenu aujourd'hui le Conservatoire Gabriel Fauré.

<sup>8</sup> Parmi les personnes cachées en Charente pendant les années 1940-1945, devenues plus tard célèbres, signalons l'actrice Anouk Aimée, à Barbezieux, et la chanteuse Barbara, à Chasseneuil-sur-Bonnieure.

originaire de Paris, plus âgé que les autres, 52 ans, a été aussi arrêté et exécuté par les Allemands<sup>9</sup>.

Il convient aussi de signaler la présence de religieuses mosellanes restées en Charente, les congrégations enseignantes étant interdites dans le Reich. Les sœurs de la Providence de Saint-Jean-de-Bassel ont fondé une école à Pont-l'Abbé d'Arnoult en Charente-Maritime, à une trentaine de kilomètres de la côte atlantique, de Marennes et de Rochefort. Après la guerre, cet établissement scolaire a prospéré devenant un important ensemble scolaire (école-collège-lycée) avec un internat. Ces religieuses de Saint-Jean-de-Bassel ont aussi fondé à Saint-Front en Charente un dispensaire devenu ensuite un petit hôpital repris après la guerre par les sœurs de Sainte-Marthe, une congrégation locale, qui en ont fait une maison de retraite.

Et puisque nous évoquons la commune de Saint-Front, il est difficile de passer sous silence l'étrange épisode en 1944 du « *curé de Saint-Front* ». En 1940, l'abbé Albert Heymes, curé d'Altrippe en Moselle et prêtre du diocèse de Metz, alors âgé de 39 ans, a préféré rester en Charente montrant à l'évidence une méfiance envers la politique de germanisation qui attend les Mosellans à leur retour<sup>10</sup>. L'évêque d'Angoulême, Mgr Jean-Baptiste Mégnin, l'a accueilli et lui a confié la paroisse de Saint-Front. Curieusement, quatre ans plus tard, l'abbé Heymes a été arrêté et exécuté par des membres du maquis charentais Bir-Hakeim qui l'ont accusé d'être un agent de renseignements auprès des forces d'occupation. L'abbé Heymes, après la lecture en chaire d'une lettre pastorale de Mgr Mégnin, au cours d'une messe dominicale en juin 1944, demandant aux catholiques charentais de ne pas se mêler aux combats de la Résistance, suite au débarquement des Alliés en Normandie, se serait lancé dans un commentaire appuyé du texte de l'évêque et dans une véhémence diatribe contre la Résistance. Il n'est pas indifférent de signaler que la lettre pastorale de l'évêque d'Angoulême adressée aux catholiques du diocèse, reprenait peu ou prou les mêmes termes que le Maréchal Pétain dans une allocution radiophonique sur la conduite à tenir face à l'arrivée des troupes anglo-américaines sur le territoire français. Ceci ajouté au fait que l'abbé Heymes ait pu parler par le passé, à l'occasion, avec des officiers allemands, a pu contribuer à accumuler des soupçons de collaboration sur sa personne et en tout cas en faire un ennemi déclaré des mouvements locaux de la Résistance charentaise. La rumeur ensuite s'est enflée au point de le faire arrêter et le condamner sans preuves... Il semble bien qu'il ait été surtout victime de sa connaissance de la langue allemande ce qui aurait abouti à un bien tragique malentendu... Cela prouve en tout cas l'exaltation des esprits en Charente au cours de l'été 1944 !

---

<sup>9</sup> Je dois ces indications à Mme Yvette Audigier, fille d'Alfred Potevin, du village de Négret, commune de Saint-Claud, et dont la famille a été très active dans la Résistance charentaise.

<sup>10</sup> Information donnée par les archives diocésaines de Metz. L'abbé Albert Heymes a été inhumé dans le cimetière de Cherves-Châtelars en Charente, commune où le maquis Bir-Hakeim (FFI) avait son cantonnement.

Voyons maintenant quelques exemples de familles ayant refusé de revenir au pays par crainte de la germanisation inévitable faisant ainsi preuve de courage et de patriotisme. Revenons à l'abbé Humbert, de Volmunster, conseillant à ses ouailles de rester en Charente. Parmi les familles restées en Charente, certains se souviennent encore des conseils de leur curé comme en a témoigné Marie Heckel : « *D'après ce que je sais l'abbé Humbert avait prédit que la guerre n'était pas finie et d'autre part mon père ne voulait pas que mes frères soient incorporés dans l'armée allemande ou partent pour le travail obligatoire* »<sup>11</sup>. C'est finalement une vingtaine de familles de Volmunster et des environs, soit une centaine de personnes au total, qui, suivant son conseil, n'ont quitté la Charente qu'en 1946. A celles-ci, on peut ajouter des familles d'Ormersviller, de Walschbronn et de Rimling (sept familles). Des personnes de Rolbing et d'Opperding se sont installées pour quelques temps à Saint-Thomas de Cosnac en Charente-Maritime (alors Charente-Inférieure).

Mais il faut trouver du travail. Les allocations versées aux « *réfugiés* » par la Préfecture de la Charente par le biais des mairies charentaises aux Lorrains résidant dans la commune se révélant insuffisantes, il faut donc trouver des ressources pour continuer à se loger, à se nourrir, à se vêtir. C'est ainsi que Elisabeth Hasselwander est devenue secrétaire de mairie à Jarnac à cause de sa connaissance de la langue allemande. Elle a eu ainsi l'occasion de rencontrer le père de François Mitterrand qui lui a rappelé vivement que son nom prend deux T et deux R pour un certificat mal orthographié ! Elisabeth Hasselwander s'est mariée avec un Charentais et, devenue Mme Faure, elle a fini sa vie à Jarnac. Son poste de secrétaire bilingue lui a valu d'être mise en relation avec le Père Augustin, un religieux capucin alsacien, lui aussi resté en Charente, cherchant à protéger des Lorrains en leur fournissant de faux papiers. Le Père Augustin a procédé de la même façon avec un secrétaire lorrain à la mairie de Segonzac, Albert Fersing.

D'autres ont trouvé du travail le plus souvent dans les fermes et les exploitations viticoles comme la famille Heckel à Sigogne ou encore avec d'autres Lorrains, comme Eugène Seiwert, au camp d'aviation de Cognac, alors en pleins travaux de construction et récupéré bien évidemment par les Allemands qui s'en sont servi comme base arrière du *Mur de l'Atlantique* jusqu'en 1944.

D'autres enfin reprennent leur métier d'artisan, menuisier ébéniste par exemple, mais il leur faut s'endetter pour constituer un atelier. Pierre Seiler, de Petit-Réderching, trouve un emploi avec un certain Probst, d'Epping, chez un cordonnier de Barbezieux.

Pour les paysans lorrains, on peut penser que l'adaptation a été facile auprès de leurs homologues charentais. Il n'en est rien si l'on tient compte des

---

<sup>11</sup> *Volmunster et ses annexes*. Op.cit. p. 40 et 41

façons différentes de cultiver surtout pour ceux qui se sont retrouvés à travailler dans les vignes avec des méthodes de travail jusqu'alors inconnues. Tailler la vigne, par exemple, ou « *tirer les bois* » comme on dit en Charente, est un travail pénible en plein hiver pour certains. Cependant quelques-uns s'adaptent assez bien à la culture de la vigne, comme les Burgun, de Walschbronn, qui s'installent dans une ferme de Segonzac, en Grande Champagne, où ils sont toujours. Il convient aussi de rappeler à ce sujet l'étonnement des Lorrains voyant les Charentais laisser machines et outillage le soir dans les champs et de constater le lendemain en reprenant le travail que personne n'avait songé à dérober quoique ce soit !

Citons aussi le cas du couple Edouard et Marie-Thérèse Siebert. Enseignant successivement à Freyming-Merlebach puis à Thédning, ils ont été évacués en Charente pour devenir instituteurs à Péreuil près de Barbezieux. Edouard Siebert, né en 1895, avait déjà fait la guerre 1914-1918 dans les rangs de l'armée allemande et en avait beaucoup souffert à cause de son attachement à la France. Comme il n'entend pas retrouver la même situation, il a décidé avec son épouse de rester en Charente avec le risque de tout perdre de leurs biens restés en Moselle, ce qui n'a pas manqué de se produire ! Leur fils m'a rapporté qu'ils ont participé à des parachutages avec d'autres Lorrains sans plus de précision. Péreuil n'est pas loin de Guimps où un ressortissant de Sturzelbronn, Bernard Fischer, devenu instituteur à Barbezieux, a monté un réseau de Résistance en liaison avec un autre Lorrain, de Saint-Louis, Charles Rechenmann. Et puisque nous parlons des enseignants, il convient de rappeler le souvenir de Jules Muller et de son épouse, originaires de Sarreguemines, restés en Charente jusqu'en 1946, comme enseignants au lycée d'Angoulême (l'actuel lycée Guez de Balzac) et entrés eux aussi en Résistance.

A l'évidence, tous ces Mosellans, au fil des semaines et des mois, se sont liés d'amitié avec leurs voisins et leurs collègues de travail charentais. Les Charentais ont fini par les adopter oubliant leurs patronymes et leur prononciation germaniques. Dans les écoles, les petits Mosellans ont fini par être bien acceptés par leurs camarades charentais au point que des amitiés se sont tissées et demeurent encore. De leur côté, les Lorrains ont appris le patois local constatant que les paysans charentais parlaient aussi mal le français que les « *réfugiés* » ! La barrière de la langue étant franchie, chacun a appris à mieux connaître l'autre !

Bien évidemment, la Kommandantur d'Angoulême a connu tous ces Lorrains qui n'ont pas voulu regagner leur pays natal et n'a pas manqué de faire pression sur les familles pour les inciter au retour. C'est qu'un tel choix n'est

pas sans risque. Ainsi la mère d'Edmond et de Jean-Pierre Hemmert<sup>12</sup>, de Rimling, comme le père d'Emile Burgun, de Walschbronn, ont été convoqués périodiquement par cette même Kommandantur à la fois pour tenter de les détourner de leur détermination à rester en Charente et pour vérifier qu'ils sont bien restés là où ils sont domiciliés. Les Lorrains en Charente sont donc alors sous haute surveillance !

Cela nous amène à parler de la participation des Lorrains restés en Charente à la Résistance. On peut même parler d'un réseau lorrain autour de Charles Rechenmann. Il est né en 1912 à Saint-Louis-lès-Bitche. Son père avait été directeur d'école à Neunkirch-Sarreguemines. Il a fait ses études secondaires au lycée de Sarreguemines. Ingénieur, sorti de l'Institut Electrotechnique de Grenoble, mobilisé en août 1939, affecté à la défense des ouvrages des Vosges du Nord, il est fait prisonnier en juin 1940. Libéré au titre de Mosellan, il profite de cette opportunité pour rejoindre sa famille en Charente, à Lamérac, près de Barbezieux. Dès 1941, il entre en contact avec les services secrets britanniques et fait plusieurs voyages en Angleterre. En 1942, il crée un réseau de renseignements, le réseau Rover, avec pour nom de guerre « *Julien* », regroupant surtout des Lorrains réfugiés et demeurés en Charente et quelques Charentais de la région de Barbezieux. Ces résistants dépendent parfois d'autres réseaux contrôlés par les agents anglais du *Special Operation Executive* (SOE) ou des réseaux du colonel Buckmaster (1902-1992) ou encore par les réseaux *Jade Amicol*. Charles Rechenmann a opéré dans toute l'Aquitaine et a été à l'origine d'un important attentat aux usines Hispano-Suiza de Tarbes, où il avait été ingénieur. Au printemps 1944, le groupe charentais, dépendant de sa responsabilité et emmené par des hommes comme André Petit (1902-1990), un Charentais de Berneuil, boucher et coureur cycliste, et Bernard Fischer (1918-1944), un Lorrain de Sturzelbronn en Moselle, organise des parachutages d'armes auxquels ont participé d'autres Lorrains comme Edouard Siebert, de Sarreguemines. Mais Charles Rechenmann, repéré par l'Abwehr, le service de contre-espionnage allemand, est arrêté le 12 mai 1944, par la police allemande, à l'hôtel du Cheval de Bronze, rue Saint-Roch, à Angoulême. Cette arrestation a été rendue possible grâce aux renseignements d'un membre de son réseau, infiltré par les Allemands, René Bocquereau (1910-1944), dit « *Leblond* », ouvrier ajusteur chez Hispano-Suiza, qui est vite exécuté sur ordre de Louis Sirois, un Canadien, représentant des Anglais en Charente. Charles Rechenmann est déporté avec son adjoint, John Andrew Mayer, dit « *Franck* », à Buchenwald, où ils arrivent le 17 août 1944. Les deux hommes ont été pendus

---

<sup>12</sup> Je dois cette information à M. Didier Hemmert, conservateur des archives municipales de Sarreguemines : il s'agit bien sûr de sa famille, plus précisément de sa grand-mère, de son père Edmond et de son oncle Jean-Pierre. Gilbert, son oncle, plus jeune, était alors élève de l'école Saint-Joseph d'Angoulême.

dans ce camp le 14 septembre 1944. Récemment, Catherine Laborde, connue pour présenter la météo à TF1, a raconté dans un livre l'histoire de la liaison de sa mère, Maria del Pilar, d'origine espagnole, avec Charles Rechenmann et en même temps qu'elle a évoqué l'héroïque action de ce jeune Sarregueminois mort en déportation à l'âge de 32 ans<sup>13</sup>.

Quant à Bernard Fischer, dit « *Fernand* », de Sturzelbronn, avec d'autres Mosellans, il a organisé en Charente, en relation avec les services secrets britanniques, le maquis de Guimps, près de Barbezieux. Lieutenant FFI et chef de résistance dans le Sud-Charente, il a été ensuite chargé de la réception des parachutages et des transports d'armes. Le 21 mai 1944, il a été arrêté à cause de ses liens avec le réseau de Charles Rechenmann infiltré par les Allemands. Déporté en juillet en Allemagne, il a été exécuté dans le camp de Dachau, à l'âge de 26 ans<sup>14</sup>.

Après l'arrestation de Charles Rechenmann en mai 1944, André Petit, Maximilien Dalennes et le sergent-chef Walter ont fondé le groupe *Charente-Lorraine* pour organiser des sabotages et des embûches auprès des unités allemandes stationnées ou de passage en Charente. Ils ont été aidés par des parachutages en juin, juillet et août 1944 et dont le souvenir a été perpétué jusqu'à nos jours par une stèle au lieu-dit Chez Menot, entre Angeduc et Péreuil, près de Barbezieux.

Alfred Frumholtz, de Urbach, âgé de 14 ans en 1939, réfugié avec sa famille à Barret, près de Barbezieux, en Charente, reparti en Lorraine au cours de l'été 1940, est revenu clandestinement dans sa famille d'accueil sous le nom d'emprunt de « *Jean Bourgeois* » et a rejoint tout naturellement le groupe de Résistance de Bernard Fischer avec Pierre Seiler<sup>15</sup>.

Dans le convoi qui l'emmène avec d'autres prisonniers vers l'Allemagne, Pierre Seiler, de Petit-Réderching, a réussi une spectaculaire évasion en parvenant à sauter du train en marche aux environs de Châlons-sur-Saône !

Une autre figure attachante de cette Résistance en Charente, avec des Lorrains, est celle d'Antoine Meyer, *Père Augustin*, en religion. Antoine Meyer est né à Riedwihr dans le Haut-Rhin en 1898. Pendant la guerre 1914-1918, étant alsacien, il a été incorporé comme soldat allemand. Ordonné prêtre en

---

<sup>13</sup> Maria del Pilar, de Catherine Laborde, aux éditions Anne Carrière, 2009.

Charles Rechenmann, rapport du colonel Cordet (1921-2014), extrait du livre de Joseph Burg et Marcel Pier ron *Malgré-Nous et autres oubliés 1940-1945* publié aux éditions Pierron. Sarreguemines. 1991. p. 437-439

*Dictionnaire biographique des Charentais* Editions le Croît Vif. 2005. p. 1099. Article de Guy Hontarrède.

Une rue à Sarreguemines en Moselle et une rue à Barbezieux en Charente portent le nom de Charles Rechenmann.

<sup>14</sup> *Dictionnaire biographique des Charentais*. Editions Le Croît Vif. 2005. p. 524. Article de François Julien-Labruyère.

<sup>15</sup> Selon le témoignage recueilli par Marcel Neu dans son livre *L'évacuation en Lorraine 1939* publié aux éditions Pierron. Sarreguemines. 1989. p. 305-311

1924 et devenu religieux chez les Capucins, successivement à Sigolsheim et à Koenigshoffen, près de Strasbourg, il est envoyé en 1936 dans le couvent de Bitche en Moselle. En août 1939, les autorités militaires de la garnison de Bitche, ayant remarqué sa forte personnalité, lui confient la direction du train spécial évacuant près de 500 malades des hôpitaux de Bitche et de Sarreguemines vers la Charente, plus précisément à Cognac. Revenu comme la plupart des Lorrains en octobre 1940, il retrouve son couvent et ses activités de prédicateur dans les paroisses du *Bitcherland* ! Pour peu de temps ! En effet, le dimanche 13 juin 1941, à la fin de la messe conventuelle, la Gestapo est venue signifier aux religieux capucins leur expulsion du Reich comme cela a été fait pour d'autres congrégations religieuses jugées indésirables aux yeux des nazis. Si ses confrères choisissent d'aller soit à Besançon, soit en Corse, Antoine Meyer, préfère, quant à lui, rejoindre la Charente pour y retrouver certains de ses paroissiens restés en Charente. Il se trouve qu'à Cognac, il y a une petite communauté de Capucins au couvent Saint-Antoine. Devenu l'*aumônier des réfugiés*, comme il s'appelle lui-même, il se déplace en vélo pour rejoindre ses amis lorrains, célébrer des messes, des mariages, des baptêmes et des enterrements. Régulièrement, un dimanche par mois, il réunit les Lorrains à l'abbaye de Bassac où, après la messe, tous se retrouvent pour partager les victuailles apportées pour déjeuner ensemble, parler en dialecte et échanger des nouvelles des uns et des autres. Dans l'un de ses sermons, il se serait écrié : « *Nous n'avons pas besoin d'un Führer ! Nous avons le Christ-Roi* »... Parlant très bien l'allemand, il n'hésite pas, à l'occasion, à braver, voire à narguer les autorités militaires allemandes, fort de son passé d'ancien « *lanzer* »<sup>16</sup>... En relation avec des secrétaires lorrains dans les mairies de Jarnac et de Segonzac, Elisabeth Hasselwander et Albert Fersing, il se met à fabriquer de fausses cartes d'identité en particulier pour les Mosellans risquant d'être réquisitionnés comme soldats pour l'armée allemande ou réfugiés en Charente comme déserteurs. Malheureusement, trop sûr de lui et ne prenant pas assez de précautions, il finit par être arrêté le 28 décembre 1943. Incarcéré à la prison Saint-Roch à Angoulême, il avoue avoir agi seul. L'interrogatoire a prouvé qu'il était en possession de cinq fausses cartes d'identité au moment de son arrestation. Mais les perquisitions faites au couvent Saint-Antoine à Cognac n'ont pas permis de retrouver le fameux « *stempel* », le tampon avec l'aigle à croix gammée. Le 7 avril 1944, il est transféré à la prison de Poitiers où il a été probablement torturé continuant malgré tout à persister d'avoir agi seul ! Le 29 mai 1944, il est envoyé à Compiègne, un sinistre camp de rassemblement, avant le départ en Allemagne. Derrière les barbelés de ce camp, il cherche tout naturellement à

---

<sup>16</sup> « *Lanzer* » est l'équivalent du mot français *lancier* pour désigner, à l'origine, un cavalier armé d'une lance, assimilable à l'unité de cavalerie des *Uhlans*. En effet, Antoine Meyer avait servi pendant la première guerre mondiale dans la cavalerie, côté allemand en Poméranie et en Silésie, face aux Russes.

rencontrer des catholiques mais il a aussi à cœur de regrouper aussi des protestants dans un bel élan d'oecuménisme. Dans ce même camp de transit de Compiègne, il fait la connaissance d'Alexandre Pérès, ancien garde-forestier de Sturzelbronn et maire de cette commune après la guerre. C'est par lui que l'on sait la fin du Père Augustin car ils ont été déportés ensemble au camp de concentration de Neuengamme près de Hambourg. Il est mort le 7 avril 1945 lors d'un déplacement en train des prisonniers pour quitter le camp à cause de l'avancée des troupes russes. Son corps a été jeté au bord de la voie ferrée. Une rue à Cognac, près de l'ancien couvent des Capucins où il avait séjourné, porte aujourd'hui le nom de « *rue du Père Augustin (1898-1944) résistant* ».

A l'évidence, le Père Augustin n'a pas agi seul. Pour les historiens charentais s'étant intéressé à la Résistance, il semble bien qu'il ait fait partie d'un réseau où se trouvaient plusieurs Lorrains. Les Rechenmann, Fischer et autres Lorrains engagés dans des activités de Résistance, ont été très probablement en relation avec le Père Augustin. Qu'il ait cherché à cacher des Lorrains risquant d'être réquisitionnés pour être des soldats dans l'armée allemande, ceux que l'on a appelés plus tard des « *Malgré-Nous* », ne fait aucun doute.

On sait que des Lorrains ont pu, grâce à leur connaissance de la langue allemande, s'échapper d'Allemagne pour venir se cacher en France. Ainsi Léon Meyer, originaire de Bining en Moselle, envoyé comme instituteur en Allemagne, près de Francfort-sur-le-Main puis à Karlsruhe, s'est évadé après avoir passé le conseil de révision à Kaiserslautern dans le Palatinat et avoir été déclaré apte à être « *un soldat allemand* ». Il a préféré prendre le risque d'être « *un insoumis à la Wehrmacht* » en juillet 1943 pour passer clandestinement en France. Avant de rejoindre le maquis du Mont Mouchet en Haute-Loire, dans le Massif Central, il est venu tout naturellement se cacher quelque temps en Charente, à Malaville, où il avait conservé des contacts, tant à Exideuil-sur-Vienne où sa commune de Bining avait été évacuée, qu'avec un autre instituteur lorrain, Joseph Lauer, un camarade de collège à Phalsbourg puis à l'Ecole Normale de Metz, en poste à Thédning en 1939 et resté en Charente. Léon Meyer a fait ensuite, après la guerre, toute sa carrière d'enseignant et de directeur d'école à Metz. Quant à Joseph Lauer, venu en septembre 1939 à Malaville avec la population de Thédning, si sa famille est revenue au pays en septembre 1940, il a choisi de rester en Charente où il a trouvé refuge pendant toute la durée de la guerre auprès du couple Aubin, instituteurs à Malaville, pour ne revenir en Moselle qu'à l'été 1945. Lui aussi a fait partie de ces Lorrains restés délibérément en Charente pendant toute la durée de la guerre.

De leur côté, Jules Muller et son épouse, de Sarreguemines, devenus enseignants au lycée d'Angoulême, ont aussi rejoint les rangs de la Résistance charentaise. Plus tard, leur fille a épousé un jeune résistant charentais, Georges

Fricaud-Chaignaud, engagé dans le maquis D3 au nord de la Charente et dans la Vienne, et blessé dans les combats de la Libération. Georges Fricaud-Chaignaud a fait ensuite une belle carrière militaire qui l'a conduit à des responsabilités à l'état-major de l'OTAN et au grade de général d'armée. Le président de la République, François Mitterrand, ancien élève comme lui du lycée Saint-Paul d'Angoulême, a tenu à lui remettre lui-même la Grand-Croix de la Légion d'Honneur, lors d'une cérémonie officielle à Paris dans la cour de l'Hôtel des Invalides.

D'autres Lorrains, comme Edmond et Jean-Pierre Hemmert, de Rimling, ont aussi rejoint les rangs de la Résistance dans le maquis Bir-Hakeim<sup>17</sup>, près de Chasseneuil-sur-Bonnieure. Certains y ont laissé leur vie comme Edgar Lostetter, de Sarreguemines, exécuté le 8 mai 1944 à Poitiers avec 32 autres camarades du maquis de Négret-Endourchapt, près de Saint-Claud, ou encore de Pierre Weyland, de Kerbach, mort le 30 août 1944 à Cognac dans les combats de la Libération.

Il est certain que la Résistance a été pour les jeunes Mosellans un moyen d'échapper à la pression allemande, les autorités allemandes persistant à les considérer comme des ressortissants du IIIe Reich. L'emblème de la Résistance, la croix de Lorraine, celle des Forces Françaises Libres du général de Gaulle, a pu être aussi tout un symbole très mobilisateur pour les jeunes Lorrains. En tout cas, ces Mosellans, pourtant de culture et de parler germaniques, ont prouvé leur indéfectible attachement à la France et aux valeurs de la République, bien souvent au péril de leur vie.

Une stèle, surmontée d'une sculpture représentant un parachute, a été érigée au lieu-dit Chez Menot, près d'Angeduc, pour rappeler les parachutages qui eurent lieu entre Péreuil et Angeduc, en Sud-Charente, près de Barbezieux, inaugurée le 24 juillet 1988. Une rue à Barbezieux et une rue de Cognac portent respectivement les noms de Charles Rechenmann et du Père Augustin (Antoine Meyer à l'état-civil). Ce sont les trois seuls et bien modestes souvenirs de la Résistance des Lorrains en Charente.

Des liens ont subsisté bien après les années de guerre, entre les deux départements, par des échanges et des jumelages entre villages évacués et villages d'accueil. Certains Lorrains se sont établis définitivement en Charente soit parce qu'ils se sont mariés, soit parce que les liens d'amitié avec les Charentais ont été les plus forts, soit parce que bien souvent, ils avaient trouvé

---

<sup>17</sup> Bir- Hakeim (ou Bir Hacheim) signifie en arabe : *le puits aux anges*. Il s'agit d'une bataille gagnée dans le désert de Libye en 1942 par une unité des Forces Françaises Libres commandées par le général Koenig aux côtés des troupes britanniques commandées par le général Montgomery contre les troupes italo-allemandes du Maréchal Rommel. Ce nom a été donné par le colonel Bonnier (nom de code « *Hypoténuse* »), délégué militaire régional dans la Résistance, le 4 février 1944, à ce maquis charentais commandé par le colonel André Chabanne, par référence à cette bataille gagnée par des militaires français.

un emploi intéressant et bien rétribué et qu'ils n'avaient plus le mal du pays. Je me souviens, en classe de Troisième, avoir interrogé bien naïvement un camarade, Jean-Marie Heckel, sur son nom à consonance germanique pour m'entendre répondre qu'il est d'origine lorraine. Je n'ai pas tout compris sur le moment. J'ai appris depuis que ce garçon relève d'une famille, les Heckel, de Volmunster, dans le *Bitcherland*, installée désormais à Vaux-Rouillac, près de Jarnac. Bien évidemment, aujourd'hui, les Lorrains d'origine se sont fondus dans la population charentaise. M. Linkenheld, originaire de Sarralbe, a été longtemps le président du comité des fêtes d'Angoulême. On pourrait encore trouver bien d'autres exemples. Suffisamment nombreux, ils ont constitué quelque temps une association des Lorrains en Charente dont le président a été Benoît Schreiner, de Chalais, en Sud-Charente, et dont mon épouse, native de Bining, et moi-même avons fait partie.

Pour conclure, j'emprunte au livre de Marcel Neu, à propos de l'évacuation, cette réflexion faite par Emile Burgun en 1989 et dont la famille, originaire de Walschbronn, habite maintenant à Segonzac en Charente : « *L'exploitation que nous avons accepté de diriger ici en Charente a déjà vu trois générations; d'abord mon père à partir de 1940, ensuite à sa retraite à 65 ans, c'est moi qui ai pris la relève; il y a deux ans, j'ai passé le relais à mon fils aîné. J'admets que pour les parents ce fut dur de tout quitter : leurs terres, leurs maisons, les amis, la Lorraine. Nous avons écouté les Français lorsqu'ils nous ont dit de partir parce que nous avons confiance en eux. Aujourd'hui, je ne sais pas si les gens réagiraient de la même manière. Nous étions quand même formés à une discipline assez stricte, d'écouter et de marcher, que les Allemands nous avaient apprise. L'Alsace-Lorraine a été baladée sur la frontière et cela laisse des traces, bonnes et mauvaises.*

*Si c'était à refaire ? En ce qui me concerne, je recommencerais car ce fut quand même une belle aventure. Aujourd'hui je me sens aussi bien Charentais que Lorrain mais je pense quasiment tous les jours à la Lorraine... aux grandes fêtes lorraines : les communions solennelles, les fêtes champêtres, les Wald Festen. Cela me poursuit un peu quand même... Cela restera tout le temps. Il m'arrive quand même d'en rêver un peu...<sup>18</sup>*

Au terme de cet exposé, c'est dire les liens qui se sont tissés peu à peu entre les deux départements de Moselle et de Charente, pourtant géographiquement très éloignés et restés malgré tout très proches humainement.

---

<sup>18</sup>

*L'évacuation en Lorraine 1939.* Op.cit. p. 328

## **Bibliographie :**

BAUDET (Jacques) *Le Père Augustin Meyer*. Institut d'histoire et d'archéologie de Cognac. 1989

BAUDET (Jacques) *Sarreguemines, un exemple d'évacuation difficile*. Dans l'ouvrage *Les réfugiés pendant la seconde guerre mondiale*, sous la direction de Paul Lévy et de Jean-Jacques Becker, les Annales de la Mémoire, publiées par le CERHIM (Centre Régional d'Histoire et de la Mémoire). Confolens. 1999. p.93-104

BAUDET (Jacques) *Les Lorrains en Charente*. Actes du colloque tenu à Cognac les 13 et 14 mars 2004, sous l'égide du Groupe de Recherches et d'Etudes Historiques en Charente Saintongeaise, sur le thème : *Les « pays charentais », terre de passage et de migration*. Annales du GREH. N° 25. 2004. p.173-186

BAUDET (Jacques) et MARQUIS (Hugues) *La Charente dans la guerre 1939-1945*. Sous la direction de Jean Combes. Editions De Borée. Paris. 2014

BURG (Joseph) et PIERRON (Marcel) *Malgré-Nous et autres oubliés*. Sarreguemines. 1991

CORDET (Francis) *Carnets de guerre en Charente*. Editions De Borée. Paris. 2004

*Dictionnaire biographique des Charentais*, ouvrage collectif sous la direction de François Julien-Labruyère. Editions Le Croît Vif. Paris. 2005

HEISER (Eugène) *La tragédie lorraine. Sarreguemines-Saargemünd 1939-1945* 3 tomes. Editions Pierron. Sarreguemines. 1979

HEISER (Eugène) *Ombres et lumières de l'exode d'une commune rurale en 1939-1940 : Erching-Guiderkirch*. Deux fascicules (61 et 30 pages) publiés à Sarreguemines, sans date, reprenant des articles publiés dans le *Courrier de la Sarre* dans les années 1980.

HENNER (Gérard), SEIWERT (Rémy) *Volmunster et ses annexes*.  
2 tomes. Sarreguemines. 2004

HIEGEL (Henri) *La drôle de guerre 1939-1940*  
2 tomes. Editions Pierron. Sarreguemines. 1983

HONTARREDE (Guy) *Ami, entends-tu ?* Universitaire Populaire de Ruelle.  
(Charente) 1987

HONTARREDE (Guy) *La Charente dans la Seconde Guerre Mondiale*  
Editions Le Croît Vif. Paris. 2004

NEU (Marcel) *L'évacuation en Lorraine. 1939*  
Editions Pierron. Sarreguemines. 1989